

VENERIE

la chasse aux chiens courants



Le Rallye Chapeau



M. Henri de Monspey, maître d'équipage. A sa gauche, M. Fournier.

(Photo : G. le Tallec)

Si l'on voulait faire l'histoire du Rallye Chapeau, marqué depuis ses origines et pendant tant de décennies par la figure exceptionnelle de M. Michel Beauchamp, dont le premier numéro de notre revue s'était notamment fait l'écho, il faudrait remonter au début de ce siècle.

Nous nous trouvons aujourd'hui en compagnie du comte Henri de Monspey, maître d'équipage depuis 1960, qui nous accueille au cœur de la Sologne bourbonnaise, pays réputé être l'un des paradis du veneur — sinon de l'agriculteur.

Pérennité de la vénerie : le temps n'est pas si loin où découplait sur les mêmes territoires, le célèbre

Rallye Bourbonnais, dont le Rallye Chapeau — où se retrouvent beaucoup des mêmes familles — peut en un certain sens se targuer d'être l'héritier.

Rallye Bourbonnais, Rallye Là-Haut, Rallye Chapeau : bien plus d'un siècle de vénerie. M. de Monspey souligne d'ailleurs que c'est en hommage à M. de Beauchamp, qui lui avait donné ses chiens, qu'il devait reprendre le nom de Rallye Chapeau, en association jusqu'à l'automne 1962 avec son cousin, M. Henri de Villette, avant de présider seul aux destinées de l'équipage depuis cette époque.

M. de Monspey est éleveur et exploitant agricole dans un pays où la culture reste indissociable du mouton et, bien sûr, du charolais. Grand amateur de chasse à tir — qu'il a eu l'occasion de pratiquer sous bien des formes et sous d'autres cieux, pendant dix-huit ans notamment en Afrique où il exploitait une plantation de café — M. de Monspey s'est attaché à améliorer sur sa propriété de l'Allier sa chasse de chevreuils.

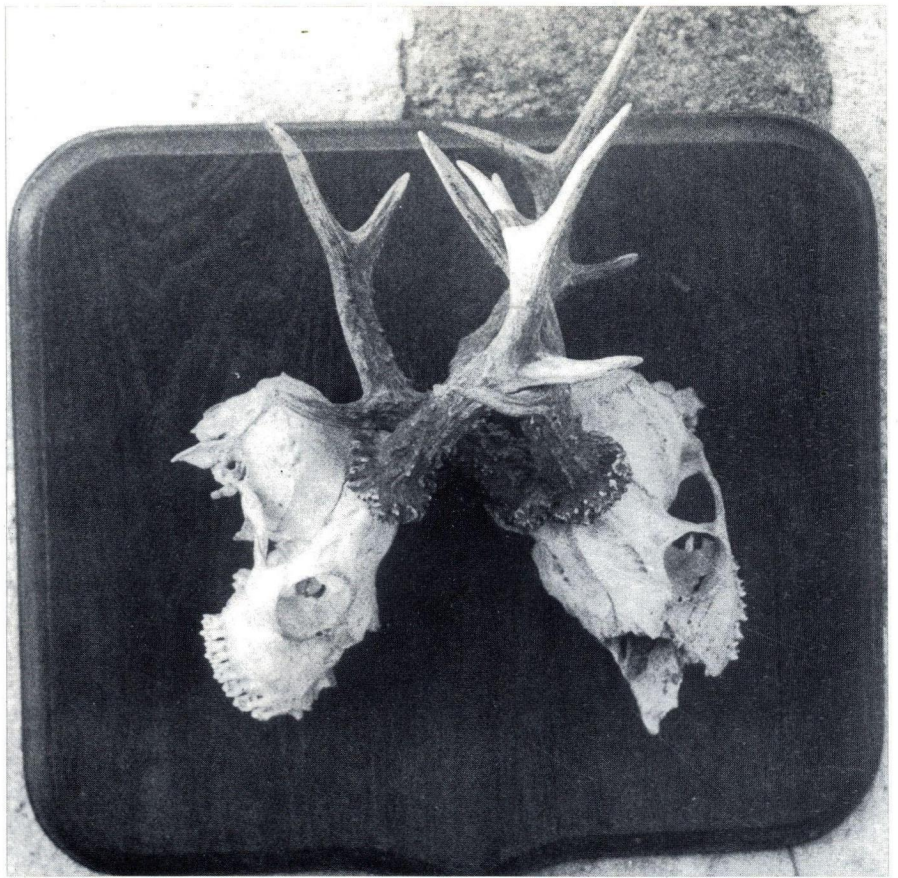
Pour cela, il a pratiqué de petites coupes de bois systématiquement et a cherché à augmenter le cheptel. Lui-même tue très peu, chassant parfois à l'approche mais préférant inviter un équipage. C'est dans ses

bois qu'ont été retrouvés, voici trois ans, les massacres entremêlés de deux brocards qui s'étaient tués au combat. Le phénomène est assez rare au chevreuil, pour mériter d'être souligné.

Sur la propriété et en dépit du repeuplement qui peut y être effectué, la «petite chasse» n'échappe malheureusement pas à la raréfaction générale du gibier, à l'exception peut-être du lapin, de la bécasse et du canard.

Par contre, M. et Mme de Monspey pratiquent la vénerie sous terre et prennent ainsi des renards. A cela s'ajoute la présence de blaireaux, en profusion par endroits ; ceux-ci sont systématiquement marqués, tatoués et vaccinés contre la rage puis relâchés.

Mais c'est la chasse à courre qui tient ici, bien entendu, une place prépondérante ; elle est tout entière marquée par la passion du maître d'équipage et de son épouse pour le sanglier. Il le définit lui-même comme étant «le premier animal de vénerie depuis la disparition du loup», difficile à rembourcher, surtout en pays de boqueteaux, grand voyageur, résistant quand il n'est pas infatigable, et procurant de surcroît des abois d'une exceptionnelle beauté. Témoin, ce magnifique hallali d'un grand vieux sanglier attaqué chez M. de Maigret par une voie saignante, alors qu'il n'était pas même rembourché. Hallali après trois heures de chasse ; le sanglier acculé à une haie, charge. M. de Maigret est renversé à terre, le cochon furieux



Les massacres de deux brocards retrouvés morts au combat les bois entremêlés. Déjà rare au cerf, une pareille découverte est exceptionnelle au chevreuil.
(Photo : C. Vuitton)

lui fend la joue, découpe la trompe, lui déchire le dos... M. de Monspey n'a que le temps de daguer son animal — qui esquivé le coup — en même temps qu'il perce une botte de son ami... Quand il fut servi à la lance, alors qu'il était reparti tenir le ferme dans un roncier, le cochon avait déjà tué deux chiens ! Sans doute de telles attaques demeurent-elles exceptionnelles : l'une

des principales difficultés consiste en effet à bien rembourcher au préalable pour ensuite bien attaquer son animal, faute de quoi cela risque d'amener au buisson creux ou à la retraite manquée, surtout lorsque de surcroît la voie est mauvaise. Contrairement en effet à une idée généralement reçue, la voie est, même au sanglier, un élément déterminant.

Ceci explique peut-être l'importance qui est donnée au Rallye Chapeau au «bois» du matin. Outre M. de Monspey, celui-ci est fait par Volce-l'Est, ancien piqueux de bien des grands équipages (Équipage de la Chapt, Rallye l'Aumance, Équipage de Saint-Rémy-en-Retz pour ne citer qu'eux), et par cinq ou six boutons du Rallye Chapeau.

Les moyens souvent considérables des vautraits du temps passé, en chevaux et en chiens en particulier, étaient l'une des clés de leur réussite dans cette vénerie où quantité et qualité demeurent indissociables.

Le Rallye Chapeau découple soixante chiens en début de saison, mais guère plus d'une quarantaine — ce qui est vraiment un minimum aux dires de son maître — après la «casse» de l'hiver. Pour prendre régulièrement, il faut en effet, selon M. de Monspey, pouvoir



Au ferme.

(Photo : G. le Tallec)

découpler cinquante à soixante chiens, au risque sinon de compromettre parfois la fin ; comme ce jour où l'équipage dut abandonner à la nuit cet animal pourtant hallali courant depuis trois heures de l'après-midi.

En cette circonstance comme en toutes, la règle est de servir exclusivement les animaux à l'arme blanche, quand ceux-ci ne sont pas portés bas directement par les chiens.

L'équipage prend vingt à vingt-cinq animaux par an, soit en moyenne une fois sur deux. Les chasses y sont longues et dures : trois heures et demie à quatre heures, avec des parcours d'une quarantaine de kilomètres.

Il existe bien sûr des exceptions comme cette chasse de douze heures (midi-minuit) qui couvrit quatre-vingts kilomètres.

Les gros animaux sont les plus faciles à prendre ; ceux de cent à cent-vingt livres, les plus résistants.

L'équipage préférant attaquer un animal seul, les chiens se mettent plutôt en curée sur les mâles.

Lors d'une attaque en compagnie, il est assez rare de prendre une laie (une sur dix en moyenne depuis vingt ans) ; la femelle est d'ailleurs généralement plus résistante, car elle règle son allure sur celle des chiens.

A la question, très débattue, de la possibilité d'avoir ou non dans cette vénerie des chiens de change, M. de Monspey répond par l'affirmative.

Il existe à l'équipage huit à dix chiens qui mettent bas dans le change. Cependant, lorsque l'attaque est faite sur une compagnie, très souvent celle-ci continue à marcher ; plusieurs sangliers sont donc échauffés et peuvent amener une grosse difficulté aux chiens.

C'est pourquoi l'attaque ne se fait de meute-à-mort que lorsqu'est donnée au rapport une brisée sûre d'un animal seul. Dans le cas contraire, l'attaque est effectuée avec une quinzaine de chiens sûrs et la meute n'est découlée que sur un animal séparé.

Un peu à l'instar du Rallye Bourbonnais, le Rallye Chapeau chasse

dans un rayon minimum d'une cinquantaine de kilomètres autour du chenil, principalement entre la Loire et l'Allier, dans la Nièvre et la Saône-et-Loire. Dans cette région de boqueteaux, les animaux se déplacent beaucoup, dans un secteur d'une quarantaine de kilomètres, à la façon de «sédentaires-nomades».

Si les chasses sont longues, les après-chasses le sont davantage. Il faut le soir, aller rappeler les chiens manquants et, après leur soupe, passer aux moutons et surveiller les mises bas des charolaises.

La hantise demeure le buisson creux : dix-huit au cours de la même saison, voici cinq ans, en raison de la raréfaction à l'époque (déjà !) du sanglier.

L'équipage est servi par le maître, la maîtresse d'équipage et leurs boutons, assistés d'un homme de vénerie à pied qui s'occupe du chenil et qui fait aussi le bois.

M. et Mme de Monspey se remon- tent en Selles Français de leur élevage, qu'ils préfèrent de beaucoup



Débûché devant le village de Chapeau.

(Photo : G. le Tallec)



*La maîtresse d'équipage et Orsini,
le chien préféré.*

(Photo : C. Vuitton)

aux trotteurs. L'effectif idéal à l'écurie serait de pouvoir disposer d'un cheval par sortie et d'une monture «de secours» en cas d'indisponibilité.

Le chenil compte cent chiens avec l'élevage, ce qui constitue un minimum pour chasser deux fois par semaine comme on l'a vu. Il comprend une majorité de blancs et noirs — de la célèbre origine Beauchamp —, des tricolores, quelques Griffons issus d'un croisement anciennement fait au Rallye Bourbonnais, ainsi que trois ou quatre Fox-Hounds Black-and-Tan utilisés parfois pour la retrempe.

L'équipage a eu bien sûr «son chien exceptionnel», Orsini, très complet, mordant, courageux et plusieurs fois blessé aux abois (il a eu le fouet haché par un sanglier).

Les chiens du vautre sont résistants, rapides et criants dans leur majorité. Leur nourriture est à base de viande et de farine d'orge.

La remonte est importante : trente chiots par an. Elle est assurée par l'élevage ; sur ce nombre, cinq environ seulement seront réformés, car il faut une rentrée de vingt-cinq chiens pour compenser les dégâts de la saison : accidents aux abois mais aussi sur les routes.

Il y eut ainsi une année noire, au cours de laquelle notamment en l'espace des trois premières chasses, furent tués neuf chiens et blessés trente-cinq, tous par des sangliers.

Le chenil est installé dans une ferme, en bordure d'un grand étang ; là, on peut sortir la meute régulièrement et effectuer les entraînements.

L'équipage lui-même, constitué en association — loi 1901 présidée par le maître d'équipage, comprend vingt-cinq participants. On ne compte guère aux chasses plus de quinze cavaliers, un nombre variable de voitures pour un vautre où pourtant les sympathisants ne manquent pas, notamment en Saône-et-Loire où il n'y a pas moins de trente personnes pour faire le bois ! La venaison est offerte aux gens du pays, en priorité à ceux dont la chasse a traversé le territoire, etc. L'équipage entretient avec son environnement les meilleures relations.

Si l'on interroge le maître d'équipage sur l'avenir de la vénerie du sanglier, il demeure optimiste et réaliste.

Certes, le sanglier est-il devenu l'animal de prédilection de nombre de chasseurs de cette région ; la disparition quasi-totale du petit gibier n'étant sans doute pas étrangère à ce phénomène.

Il n'en reste pas moins que le sanglier est heureusement un animal prolifique et est resté dans le Bourbonnais en tous cas un animal vraiment sauvage, «le dernier après le loup...», ni abâtardi, ni encore — à Saint-Hubert ne plaise — voué à la disparition.

P.B.



L'agriculteur et ses moutons.

(Photo : C. Vuitton)